

Extrait du livre

# Villes enfuies

Benoît Peeters

Cet ouvrage a été publié par  
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)



# VILLES ENFUIES



Benoît Peeters

# VILLES ENFUIES

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

## LES IMPRESSIONS NOUVELLES

« TRAVERSES »  
Littératures d'aujourd'hui

Récits, romans ou nouvelles, les livres de la collection « Traverses » poursuivent résolument l'exploration des chemins les moins balisés. Les Impressions Nouvelles parient ainsi sur un renouveau qui est à la base de leur projet éditorial. Mais ce renouveau est moins une question d'innovation à tout prix que de qualité littéraire, et celle-ci est à réinventer sans cesse.

Cet ouvrage est publié avec l'aide  
de la Communauté Française de Belgique.

Couverture :  
© Marie-Françoise Plissart : Bruxelles, gare du midi, 13 octobre 1992  
Graphisme : Millefeuille

© Les Impressions Nouvelles - 2007.  
[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)  
[info@lesimpressionsnouvelles.com](mailto:info@lesimpressionsnouvelles.com)

À Marie-Françoise Plissart



# Paris-Bruxelles

Contrepoint



« Il est arrivé tard, la nuit dernière,  
dans cette ville qu'il connaît  
à peine. Il y est venu une fois  
déjà, mais pour quelques heures  
seulement, quand il était enfant. »

Alain Robbe-Grillet,  
*Les Gommages*

Un jour, pourtant, il aurait fait la belle et sans que rien, en apparence, ne distingue ce trajet de tous ceux qui l'avaient précédé, il aurait su que cette fois il avait franchi le pas, qu'il ne serait plus désormais, à ses propres yeux au moins, celui qui, vivant dans la première de ces villes, ne cessait de s'en aller vers la seconde, mais qu'il était devenu celui qui, ayant choisi la seconde, ne pourrait s'empêcher de retourner vers l'autre, et cette transformation minime, presque imperceptible — qui lui avait fait quitter son pays pour cet autre vers lequel son propre nom l'attirait, tel un aimant (nom si commun que crié dans une gare il faisait, disait-on, se retourner l'ensemble des voyageurs, chacun se croyant personnellement appelé par ce nom qui les désignait tous), comme s'il lui fallait à tout prix venir se fondre et se confondre dans l'endroit où sa présence passerait le plus inaperçue —, allait avoir

des conséquences qu'il ne pouvait pour l'instant mesurer mais qui, loin de freiner son oscillation, lui donneraient une dimension nouvelle. Et de plus en plus il s'en rendrait compte : davantage qu'entre deux pays, c'est entre deux villes qu'il se trouvait, car un pays vous choisit autant qu'on le choisit, alors que faire partie d'une ville ne suppose que d'y habiter, et si l'idée de pays restait pour lui inexorablement abstraite et vide, incapable d'éveiller la moindre émotion, la ville au contraire le touchait au plus près.

Il comprendrait bientôt que de cette ville où il avait choisi de vivre il n'avait aucune idée. De l'autre, celle qu'il venait de quitter, il était facile d'expliquer pourquoi elle était belle. De celle-ci, il ne pouvait que dire qu'il l'aimait et désirait y vivre. Sans doute pouvait-il, comme chacun, émettre à l'occasion un jugement, élogieux ou sévère suivant les cas, mais c'était simple phrase d'emprunt, oubliée sitôt que dite. Sans doute lui était-il possible, aussi, d'imaginer ce que d'autres ressentait — plusieurs lui avaient ainsi raconté que lorsque le train, ayant traversé les faubourgs, était entré dans la gare et qu'ils avaient découvert la ville pour la première fois, elle leur avait paru si laide qu'ils auraient voulu repartir à l'instant —, mais cette image restait pour lui lointaine, incompréhensible et pour tout dire incroyable.

Peut-être aimait-il cette ville parce qu'il y pleuvait, plus souvent que partout ailleurs (il n'était pas sûr d'aimer la pluie, mais il aimait l'idée de la pluie), à moins qu'il ne l'aimât parce que c'était la ville de la bière (non plus que la pluie il n'était pourtant sûr d'aimer la bière), ou encore, plus secrètement, parce qu'il la trouvait laide et que la trouvant laide il s'y sentait chez lui. Plus tard, il se rendrait compte qu'il l'aimait comme une femme — ou était-ce seulement parce que l'image de cette ville restait pour lui inséparable de celle d'une femme ? Et pourtant non, il lui semblait que toujours, avant même de la connaître, il en avait été ainsi.

Et pour lui qui jamais ne saurait s'il trouvait cette ville belle, ni même s'il l'aimait, chaque pas qu'il faisait, chaque regard (ainsi justement lorsque le train pénétrait dans la gare et qu'il s'apprêtait à la découvrir une nouvelle fois) lui faisait retrouver, immanquablement, les silhouettes qu'il y avait croisées, les gens qu'il avait rencontrés, les événements qu'il avait observés, comme si chacun de ses pas devait nécessairement reprendre un de ceux qu'il avait posés des années auparavant et se glisser dans l'empreinte qu'avait laissée ce précédent passage : ville-madeleine en ce sens mais exactement à l'inverse de Proust, puisque si, dans *La Recherche*, le narrateur voyait tout Combray et ses environs sortir de sa tasse de thé, à lui il semblait

au contraire que la ville, loin d'être le terme de ses associations, en était le point de départ ; et — de même que cette amie qui, ayant lu l'ensemble de *La Recherche* en écoutant le même opéra de Wagner (*Tristan*, je crois), ne pouvait plus en entendre un morceau sans qu'il fasse revenir à sa mémoire, au même instant, différents passages du roman proustien — la ville était devenue pour lui une sorte de vaste palimpseste où chaque rue, chaque café, chaque ligne de tramway lui rappelaient au même moment plusieurs couches de souvenirs, dès lors indissociables, une immense chambre d'échos où chaque élément renvoyait à tous les autres sans rien qui puisse interrompre la dérive, lui fixer une origine ou un aboutissement. Et sans doute était-ce pour cela qu'elle était sienne (qu'il la sentait sienne) : que nul lieu n'était pour lui un simple lieu mais un réservoir de sensations et d'images. Du fait de sa relative petitesse, il était d'ailleurs difficile d'y passer une journée sans croiser quelques visages connus : les retrouvailles y étaient chose courante et jamais l'on n'y pouvait perdre quelqu'un de vue (c'était pourtant tout le contraire d'un village, la ville restant suffisamment vaste et anonyme pour que l'on éprouve du plaisir à y reconnaître un visage, pour que chaque rencontre conserve cette part d'inattendu qui seule pouvait la rendre désirable).

Ce sentiment de familiarité s'accroissait de jour en jour et bientôt viendrait ce moment où, revenant

dans l'autre ville (celle que peu de temps auparavant il appelait encore la sienne), il ne s'y sentirait plus chez lui, où la gare elle-même, lorsqu'il descendrait du train, lui paraîtrait effrayante, où les rues l'une après l'autre lui deviendraient étrangères, chacun de ses déplacements se transformant en une aventure difficile dans laquelle il ne se lancerait plus qu'un plan à la main, régressant dans la connaissance de cette ville à mesure qu'il progressait dans celle de l'autre à tel point qu'il ne doutait pas de redevenir un jour le touriste qu'enfant il y avait été (ses grands-parents l'emmenaient visiter monuments et musées, se promener sur les Boulevards ou prendre un verre au Café de la Paix), comme s'il ne pouvait rien gagner sans perdre quelque chose, comme si chaque information nouvelle devait nécessairement en chasser une ancienne, sa mémoire ne pouvant contenir (telle une bibliothèque un nombre limité de volumes) qu'une quantité fixe d'éléments.

Il finirait par se demander si le seul lieu d'où il était vraiment ne serait pas le train, si les trois heures qui séparaient ces deux villes (car davantage que la distance, c'est le temps qui sépare les lieux, et il se prenait à rêver de ce que deviendraient les rapports entre les deux villes lorsque ce nouveau train, dont il avait entendu parler, ne mettrait plus qu'une heure à les joindre l'une à l'autre : on

pourrait alors habiter la première et travailler dans la seconde, idée aussi inacceptable pour lui que, pour le narrateur de *La Recherche*, de se rendre à Guermantes en prenant par Méséglise), heures vécues dans l'ennui ou le plaisir le plus intense, lisant *La Modification* ou *L'Inconnu du Nord-Express*, observant ses voisins de compartiment, traversant plusieurs fois les couloirs à la recherche d'une tasse de café ou passant un moment, seul, au wagon-restaurant, n'étaient pas caractéristiques de cette situation qui était la sienne (le train était pour lui un lieu totalement singulier, presque sans rapport avec les pays qu'il devait joindre l'un à l'autre, non pas un mixte mais plutôt un autre pays, et dans son incessant mouvement de va-et-vient, dans son essentielle instabilité, il retrouvait un écho de sa propre oscillation — car pas plus que le train il n'hésitait entre les deux pays, ayant au contraire opté pour ce balancement perpétuel).

De là son attirance pour les gares, lieux de l'entre-deux qu'il connaissait mieux que tous les autres, non qu'il les aimât (il détestait même la première, glacée, effrayante parfois, avec ses couloirs noirs de monde qui, descendant vers le métro, lui donnaient, plus que tout autre lieu, l'impression que cette ville n'était plus la sienne et le faisaient s'étonner d'avoir un jour réussi à y vivre), mais, nulle part mieux que là, il ne percevait la différence entre ces deux villes, comme si chacune avait fait de sa gare la caricature un

peu triste de ce qu'elle était, quelque chose comme une carte de visite vaguement monstrueuse. C'est d'ailleurs la dernière image qu'il devait en garder car, y pensant, il se reverrait tout à coup arrivant à la nuit tombée, descendant du quai une valise à la main, ses yeux un peu égarés ne cessant de regarder à gauche et à droite, juste avant d'apercevoir celle qui est en train de l'attendre, dans le hall de cette gare, du côté de la rue de France.